ESSAIS

TERROIRS ET SEIGNEURS DU HAUT ATLAS OCCIDENTAL *

Prééminence marocaine du Sud

Nous regardons toujours la carte du Maroc de façon à rapprocher de nos yeux la partie septentrionale du pays. Le bas n'est plus, dans notre vocabulaire, que « Territoires du Sud », « Confins ». Or, c'est de ce bas de la carte qu'ont jailli, sans exception, depuis mille ans, tous les pouvoirs politiques indigènes qui maîtrisèrent le pays. C'est bien plutôt le Nord qui pourrait être considéré comme un cul-de-sac, un appendice. Combien n'est-il pas plus instructif de regarder la carte du Maroc en sens inverse, son magnifique évasement continental étant reporté vers le haut, et le pédoncule rejeté vers le bas ? A peu près comme l'Inde apparaît sur nos cartes. Notre vision se trouve de la sorte corrigée, les régions supérieures offertes au regard étant celles-là mêmes d'où partirent Almohades, Mérinides, Saâdiens, Alaouites.

Ainsi considérés, le Haouz, le Grand Atlas, le Sous prennent un visage nouveau. Régions nobles, régions mères : nous comprenons dès lors qu'elles aient nourri, dans ce dernier demi-siècle, des genèses politiques aussi importantes que l'évolution des républiques de montagne vers la principauté, l'expansion des « grands caïds », le mouvement hafidien, la poussée vers le Nord de l'almoravide attardé El-Hiba. Nous comprenons que le Sous, les vallées de montagne, les oasis du Drâ soient, non pas des déserts mais des foyers pullulants de vie, siège d'une race industrieuse qui projette par tout le Maroc, et plus loin encore, en Europe, en Amérique, ses ouvriers et ses boutiquiers. Nous comprenons que de part et d'autre de l'Atlas, de Timgilcht (Tafraout) aux Ol Bessebâ c, un essaim de zaouias ait perpétué la culture arabe à un niveau égal, voire même, en certaines branches, supérieur à celui de Fès.

* [*Cet article n'avait pas été écrit pour les* Annales. *Nous l'empruntons à la* Revue de Géographie Marocaine. *Nos lecteurs apprécieront si nous avons bien fait.* — Note de la Direction.]

Ce travail s'en tenant aux aspects les plus généraux, il n'est pas question de donner ici une bibliographie complète. J'ai consulté avec fruit, pour le cadre physique : J. Dresch, *Recherches sur l'évolution du relief dans le massif du Grand Atlas, le Haouz et le Sous* ; pour les genres de vie : R. Montagne, *Villages et kasbahs berbères* ; J. Dresch, *Documents sur les genres de vie de montagne dans le massif du Grand Atlas* ; pour la sociologie politique de l'époque récente : R. Montagne, *Les Berbères et le Makhzen*.

En outre, de précieuses monographies inédites aux archives du bureau d'Imintanout : d'une façon générale, ce sont les Mtougga les moins bien connus.

La façade montagneuse que le Haut Atlas oppose au Nord à la plaine s'appelle le Dir. Je n'en étudierai ici que la portion comprise entre la vallée de l'Asif el-Mâl et la trouée du Tizi Machou. Mais j'étendrai cette étude à l'arrière-pays montagneux vers le Sud d'une part, et d'autre part jusqu'à la plaine et aux plateaux qui flanquent le Dir au Nord.

Ces plateaux (essentiellement le pays Mtougga) à l'Ouest, et les plaines agricoles (du bas Seksawa et des Mezzoud'a) à l'Est, ont, en effet, une grosse importance économique et historique. Le Dir est une charnière, non une séparation. Et ce serait méconnaître l'une des originalités fondamentales du Maroc que de dissocier l'étude du couple : montagne-pays plat, que resserrent tant d'impérieuses corrélations.

Ainsi l'accent de ce travail portera-t-il sur des données de milieu qui sont, pour la plupart, des constantes. Des évolutions ne s'en sont pas moins marquées depuis trente ans, qui appelleraient une étude spéciale. Je négligerai ici cette étude, m'en tenant à un stade antérieur à l'entrée en jeu des conditions nouvelles. Mon point de vue est donc résolument inactuel.

La plaine : une agriculture de surfaces réfléchissantes

Le paradoxe apparent qu'illustre, à des yeux européens, le contraste entre la richesse historique et l'aspect désertique du Dir, ses couleurs rougeoyantes, inhospitalières à l'œil, ses masses dénudées, la parcimonie de l'eau, se résout lorsqu'on examine les rapports entre la terre et l'homme.

Comment la vie a-t-elle pu s'affirmer au-dessous de la limite du blé sous ses aspects non seulement démographiques, mais de construction sociale et d'expansion guerrière ?

C'est une donnée classique, en effet, que la culture du blé en sec est aléatoire au-dessous d'une tranche pluviale de quelque 250 mm. convenablement répartis. Or, la plaine de Chichaoua reçoit moins de 200 mm. La quantité, à vrai dire, augmente à partir de Chichaoua et à mesure qu'on se rapproche de l'Atlas vers le Sud, du plateau H'âh'â vers le S.-O. Mais la plaine des Mezzoud'a, le plateau Mtougga reçoivent à peine 250 mm., et dans quelle éperdue irrégularité de répartition !

Toutefois, l'échec à peu près constant de la céréaliculture en sec a pour rançon l'accumulation des réserves chimiques du sol, et, l'insolation aidant, une véritable explosion végétale dès que les conditions pluviométriques sont favorables. Ceci se produit au terme d'un cycle qui paraît bien être d'ampleur décennale. Dans le Nord, au contraire, le cycle agricole semble quinquennal : moins brillant dans les pointes, il est aussi moins désastreux à l'étiage. Il tend à un honnête palier, caractérisé par une moyenne de rendement de cinq à la semence : d'où l'équilibre presque parfait des cinq facteurs entre lesquels la coutume du Nord décompose l'association agricole.

Mais, calculés à l'échelle de ces deux cycles, les rendements respectifs du Nord et du Sud sont pratiquement égaux. Et si l'on ajoute les possibilités plus variées du Sud : amandiers, abeilles, cultures de vallée, meilleure fruc-

tification de l'olivier — on s'avisera que, paradoxalement à nos yeux, l'avantage n'est pas pour le Nord.

Seulement l'amplitude plus vaste du cycle agricole, l'irrégularité plus fantaisiste des précipitations, accroissent dans le Sud l'aléa de l'économie rurale et entraînent des conséquences agronomiques et sociales d'une extrême gravité. La servitude absolue à l'égard des pluies, c'est-à-dire du hasard, affaiblit la notion d'un lien entre la façon culturale et le rendement, entre le travail et la récolte. Bien plutôt les chances de récolte sont affaire des rapidité et de superficies mises en jeu, j'allais dire « de superficies jouées ». D'où une agronomie d'expédients climatiques.

Il ne s'agit plus, comme dans le Nord, de vivifier le sol par un labour précédant les semailles. Ici la pratique constante est celle de l'ensemencement direct avant labour : le labour, qu'on y prenne garde, ne joue dès lors que le rôle du hersage, à quoi correspond d'ailleurs fort bien la forme de l'outil. Cet ensemencement direct appelle techniquement, d'autre part, le marquage initial du guéret en *tisariyin*, « hates en forme de carré »[1]. Pas question, comme dans le Nord, de pousser la profondeur des sillons garante d'une activité accrue des échanges. Ce qu'il faut, c'est à point nommé gagner la guerre-éclair des semailles, en étalant, à n'importe quelle époque de l'année et fût-elle saugrenue, la plaque de labour superficiel susceptible de recueillir le plus possible des pluies soudaines. C'est ainsi que, paradoxalement, les superficies croissent relativement à mesure qu'on va vers le Sud et qu'on s'éloigne d'une agriculture paysanne. Et c'est ainsi que, d'autre part, les semailles d'orge se font au Sud à toute époque. Parfois même jusqu'en mars ! En un mot, à la patiente stratégie du Nord : aération du sol et insertion soigneuse du cycle végétatif dans le cadre des saisons, se substitue une guerre de mouvements opposant à l'aléa climatique l'immédiate disponibilité de superficies. Agriculture tout en coups de feu et où règne chaque fois, scandant l'attente morne des longues sécheresses, l'affolement des labours.

Même en matière d'irrigation, celle-ci n'étant souvent qu'imprévisible et spontanée : orage faisant déborder les séguias, épandage soudain du torrent aussitôt utilisé par la technique des *adunkal*, — se retrouve ce caractère d'activités frénétiques rompant des pauses désolées.

La sécheresse et le seigneur

On laboure dans le Sud à peu près comme on moissonne dans le Nord. Le rapport entre le travail et le fruit, consolidé dans le Nord au taux d'un cinquième, ce qui, d'ailleurs, correspond à une moyenne d'environ cinq à la semence — soit à une tranche de pluies régulières de plus de 300 mm. — n'est pas perçu ici. Cela est tellement vrai qu'au-dessous de l'isohyète des 300 mm. le khammessat, — ou régime du travail au quint, — n'existe qu'exceptionnellement en sec. En revanche, il reste fréquent en irrigué, là où la disposition

1. Cette pratique (*ml'tra*) coexiste dans le Nord avec le labour préalable : son caractère est dès lors très obscur, à moins qu'on n'y voie la trace d'une vieille technique berbère.

permanente d'eaux fait à nouveau ressortir l'efficacité de l'ouvrage humain [1]. Dans le Nord, cette accentuation particulière aux techniques du maraîchage ou même aux cultures partielles d'assolement se traduit par une majoration de la part du manouvrier du cinquième au quart.

Au moment de la moisson [2], le Sud devient le théâtre d'une immense bataille de mouvements doublée d'un agiotage passionné. Du Sous au reste du Maroc et de la montagne à la plaine, sur un rayon de 500 à 1 000 km. parfois, les travailleurs affluent à la *tachouwalt*. Un salariat d'occasion exerce à ce moment le chantage du besoin. C'est la revanche du pauvre. Le notable devient plaintif. Gaiement, faucille à l'épaule, les moissonneurs s'en vont en groupe, de souq en souq, débattre les conditions de l'embauche : ce sera tant, de la nuit à la nuit, ou du *fjer* à l' *ᶜaçer*, ou jusqu'à midi seulement ; il y aura tant de repas, avec viande ou sans viande, tant de plateaux de thé. Le soir retentissent les danses. Époque de vie joyeuse, rassemblée à grand potentiel ethnologique. Dans une ambiance de marchandage effréné, le misérable spécule à son tour. Les faux bruits, les rumeurs les plus folles, les bobards lancés par les transporteurs, l'espoir des hauts salaires le promènent de tribu à tribu : quitte à revenir bredouille, mais content, et en quelque sorte vengé.

A l'intérieur de la tribu, le problème est autre. Il est soit familial (la femme, restée à domicile, moissonne), soit d'entr'aide entre compères du village. L'offrande de douceurs, la demande faite solennellement à la mosquée, la démarche de l' *ᶜâr*, « objurgation magique », lorsqu'il s'agit d'une demande d'aide collective, concilient passagèrement, sur des bases de solidarité et de gaie dissipation de biens, les petits fellahs [3]. Mais dès qu'il faut louer un manouvrier, cela requiert une grande mobilité de trésorerie, et surtout, s'agissant d'un cycle de vaste amplitude, des réserves permettant d'équilibrer l'économie de l'exploitation sur au moins dix ans. Une grosse concentration de moyens devient nécessaire au cultivateur dès qu'il dépasse le stade, purement familial, où ses femmes moissonnent, tandis qu'il va lui-même louer ses bras au notable voisin ou à l'étranger. Une agriculture moyenne, équilibrée, s'avère donc impraticable sur le plan individuel. Aussi passe-t-on presque sans transition, dans cette société rurale, du pauvre hère au « notable ».

A cela concourent d'autres facteurs. Ce n'est pas un phénomène particulier au Sud que l'instabilité des ressources paysannes. Le défaut d'ajustement entre les rentrées et les dépenses, l'optique généralisée d'une économie de dissipation, autre face d'une économie d'avidité, une mauvaise

1. L'hagiologie musulmane du Sud, notamment celle de Sidi Ah'med ou Moussâ, renferme nombre de traits empruntés à la pratique soigneuse du maraîchage .Cf. *Manâqib al-H'ud'aygî*, éd. lith., t. I, p. 3, l. 7 ; 4, l. 12 ; 8, l. 10 ; 60, l. 3 ; t. II, p. 11, l. 8, etc.

2. Les rites de la moisson dans le Maroc berbère ont été fort bien étudiés par E. Laoust, *Mots et choses berbères*, qui relève notamment une curieuse coutume du côté Bwabbout'. Mais à côté de l'aspect magique, il y a un aspect d'antagonismes sociaux qui semble avoir été jusqu'ici négligé en l'espèce.

3. Sur la *twiza*, institution communautaire, cf. W. Marçais, *Takrouna*, p. 186 ; R. Maunier, *Annales sociologiques*, C. 2, 1937, p. 48. Sur la *twiza* seigneuriale, A. Berque, « Esquisse d'une histoire seigneuriale algérienne », t. à part de la *Revue de la Méditerranée*, 1949, p. 19.

adaptation agronomique enfin, ramènent constamment ce budget vers l'asymptote de la faillite. Mais cette faillite ne se produit pas, car elle se solde en dilapidation d'hommes.

Le phénomène se multiplie ici des conditions particulières au pays. Poussé à son paroxysme, il oppose l'appauvrissement continu du paysan aux magnifiques soubresauts de l'aventure seigneuriale. Contre la ruine indéfinie du milieu, le chef réagit par l'expansion immobilière et l'utilisation des faibles. L'ambition de la grande famille n'est donc à certains égards qu'un réflexe de défense provoqué, chez les mieux armés, par la lutte contre un milieu aléatoire et un sol auquel l'érosion imprime une dérive permanente.

La dynastie du hobereau local se campe ainsi naturellement sur un fond de décadence économique. En elle, le phénomène de la concentration capitaliste se colore de l'avidité foncière due à l'obligation de grandes surfaces où recueillir au mieux l'accident des pluies, et de la violence conquérante à la fois cause et résultat d'une société rurale en constant déséquilibre. Le tout se couronne-t-il d'ambition politique, de stratégies à l'échelle de l'Atlas et du Haouz ? Voilà la figure du « Grand Caïd ». En 1912, le Mtouggi s'agite, de Marrakech à Fès et Agadir.

Mais, sur le plan qui nous occupe ici, ce grand Caïd n'est jamais un grand fellah. Poussant à l'extrême cette agriculture où l'espace supplée au travail, où le labour n'est plus un traitement du sol, mais une sorte de tactique des surfaces où réfléchir l'aubaine imprévisible de la pluie, sa procédure traditionnelle est celle de la *twiza*. D'un mécanisme d'entr'aide à base magique, exaltant la solidarité du groupe, le seigneur fait un outil d'exploitation. Il se produit ici le même détournement social qui, sur le plan politique, a fait servir, vers la fin du XIXe siècle, à la constitution des petites tyrannies de l'Atlas, le mécanisme égalitaire des *leff-s*. Cette *twiza* ainsi détournée de ses bases communautaires offre à ses privilégiés, chaque fois qu'ils en ont besoin, un déclenchement d'énergie motrice en correspondance parfaite avec les hasards du milieu.

Outre ces conséquences d'attentat au génie coutumier, paralysantes pour celui-ci, la *twiza* affranchit à jamais le seigneur de toutes les conditions de développement agronomique. Lui permettant de se passer de cheptel de trait, et par là même de fourrages, elle le prive à la fois du souci fécond de la nourriture de l'animal, et du bénéfice des fumures. De l'équilibre paysan basé sur la concordance entre les besoins fourragers, l'économie de la force de traction animale et l'utilisation compensatoire de l'engrais, plus question. Aussi le seigneur, comme son voisin le maigre fellah, est-il voué techniquement à la faillite agricole. Toute l'histoire de la famille peut être dès lors interprétée comme une tentative persistante de lutter par l'expédient politique contre une fatalité de ruine.

La montagne : une civilisation refoulée

Au-dessus de la plaine, l'Atlas monte brusquement. Seules les coupures espacées mais profondes, véritables puits (c'est le sens du nom d'Iminta-

nout), permettent la communication entre les deux systèmes. Ainsi des *imi* (« débouchés ») du Sraghout, d'Iriq en Mezzoud'a, de l'asif des Seksawa, de l'asif des Aït Mh'and ou Mousa en Demsira, etc.

La forêt des genévriers et de chênes-verts couvrait jadis ces croupes. Elles se dénudent aujourd'hui sous des influences combinées, dont le partage en constantes et accidentelles reste assez obscur. Entaillées dans cette masse inhospitalière de schistes et de basaltes primaires, de vertigineuses vallées déroulent au fond du précipice un mince ruban d'humus. Là s'est réfugiée la vie.

Le problème, pour elle, est d'ordre mécanique. Il s'agit de lutter contre la force aveugle de la pente : ruissellement des eaux et fuite du sol. D'où le travail patient du champ construit pierre à pierre, poignée de terre par poignée de terre, et qui escalade la falaise en gradins. — Et aussi la technique de l'irrigation, qui a également pour but de contrarier les effets de la pente en retenant au passage le plus possible des eaux d'averse.

D'un bassin de réception, *ouggoug*, construit dans le lit du torrent, part une rigole, *targa*, souvent menée en surplomb le long de la roche, ou même qui retraverse le lit sur un aqueduc.

Le terroir du village, petite plaine alluviale et escalier de champs, se divise en quartiers toponymiques, *timizâr*, dans chacun desquels chacun des *ikhsan*, (subdivisions du groupe), a son lot qui se répartit à son tour en damiers de minuscules parcelles, toutes appropriées privativement. Un moyen propriétaire loge ainsi une centaine de champs, emboîtés parmi ceux de son *ikhs*, dans les divers quartiers composant le terroir de son village [1].

L'orge, alternant par places avec le maïs, et parfois la courge, le navet, la carotte, est dominée, selon l'attitude, par l'olivier, l'amandier et, plus haut encore, le noyer.

L'irrigation s'opère par rôle *tiwaliwin*. Elle est distribuée à l'origine non selon l'emplacement des champs, mais selon l'appartenance du propriétaire à tel ou tel *ikhs*, bénéficiaire collectif du tour. L'ordre d'eau est beaucoup plus conservateur que l'ordre foncier, que troublent ventes et successions, là où ces dernières arrivent à l'emporter sur une forte tradition d'immutabilité patrimoniale. Ce n'est qu'en fin d'un processus de décadence aussi lisible sur le paysage que dans les mœurs, que le rôle délaisse l'antique distribution gentilice, et se fait désormais selon le groupement des champs par grandes pièces : *taghamut s-taghamut*, « vanne par vanne ».

C'en sera fait alors de l'antique harmonie parcellaire. En même temps qu'elle attente à la cohésion interne du groupe, jadis traduite par une exacte correspondance entre son organisation en sous-groupes, la distribution foncière, les techniques de l'eau et le classement toponymique imprimé au terroir, cette évolution touche par voie de conséquence le paysage : les champs, abandonnés sur les plus hauts étages, fondent peu à peu dans la paroi, les sols dévalent, des amandiers se dessèchent, la vie se réfugie de plus en plus bas dans la rainure du ravin. Une dégradation intense sévit. La paix venant,

1. Cf. mes « Documents anciens sur la coutume immobilière des Seksawa », tirage à part de la *Revue africaine*, 1948, p. 365.

on acquerra en plaine des champs plus faciles. On sera par là plus vulnérable, plus docile aux influences externes. Le lien de groupe se relâche. Cette décadence retentit enfin sur la vitalité du groupe, sa force sociale et guerrière, son plus ou moins de liberté.

Là où subsiste le stade ancien, s'affirme le groupe égalitaire, fondé sur la structure du terroir et d'immémoriales techniques de vie. Fait d'âpres compétitions internes et d'inexpiables vendettas, il n'en oppose pas moins à l'extérieur une cohésion qui est celle du fagot d'épines, inextricable et intouchable. N'est-il pas significatif que cette image du fagot d'épines ait été inspirée, au moyen âge même, par nos premières communes [1] ?

On peut suivre cette cohésion sur un laps de quatre siècles, grâce aux papiers de famille, abondants en montagne, et où figurent les mêmes noms de terres ou d'*ikhsan*, identifiables jusqu'au xe siècle de l'hégire. Chaque groupe garde une vive conscience du passé, de ses luttes, de ses épidémies, de l'avatar de ses maisons de chefs. Car ce balancement entre chefs et jemâas, ambitions individuelles et revanches égalitaires que purent saisir nos premiers observateurs, n'était pas un phénomène inédit, mais répétait une courbe sans doute maintes fois parcourue jadis.

Société à permanence foncière, société à primat du travail, société à Histoire, c'est aussi une société qui épargne et investit. Une diète avare, les économies faites par les saisonniers ou les émigrés, la vente en plaine de produits chers comme l'amande, la noix, l'huile : tout cela accumule, dans les bonnes années, une certaine abondance monétaire. Cette richesse s'acharne à la sauvegarde du patrimoine ancestral : réfection des murs et des rigoles, rachat des antichrèses. Dans sa phase conquérante, elle s'applique à engager les fonds voisins dans des nantissements usuraires, mais que le génie coutumier la contraindra de libérer dès que le débiteur en aura les moyens. L'expansion immobilière du notable s'arrête donc ici à une mainmise provisoire sur le champ du cousin pauvre ou émigré : car l'émigré reviendra riche, et le pauvre ne renonce jamais au rachat.

Mais cette admirable solidité se convulse et dégénère dans le cadre mesquin du canton. La vie, littéralement, cogne aux parois des étroites vallées. Défaut d'espace, longue cuisson des haines, promiscuité, médiocrité du milieu font avorter tout grand essor. Paradoxe d'une culture de refoulement ! L'histoire du Maroc a relégué dans les ravines imprenables ces races patientes, et étalé sur les grasses plaines la mobilité bédouine [2].

TROIS DÉVELOPPEMENTS POLITIQUES : 1° SEKSAWA

Le couple plaine-montagne ne s'exprime plus aujourd'hui que dans des rapports pastoraux (hivernage des troupeaux montagnards en Od Bessebâ et en bas-Mtougga), ou de ravitaillement (attraction des marchés du Dir).

1. M. Bloch, *La société féodale*, t. II, p. 116.
2. Cf. H. TERRASSE, « Le Maroc, pays d'économie égarée », tirage à part de la *Revue de la Méditerranée*, 1947.

Au moyen âge, il associait les chefs Seksawa aux nomades arabes du Haouz et du Sous. Possesseurs de ce môle de l'histoire masmoudienne qu'est le plateau du Tichka, protégés par leur sainte, Lalla Aziza, dominant sans doute le col du Tizi Machou, entretenant des intelligences jusqu'au littoral atlantique, ces chefs, dont certains portèrent le nom de roi *agellid*, purent, lors de la *siba* antimérinide du xive siècle, mener grande politique. C'est la décadence de ces rapports avec la plaine, et l'évolution ségrégative suivie par tout le Maghreb depuis lors, qui ont fini par enfermer les Seksawa dans leurs précipices de schistes noirs.

L'expansion, immédiatement antérieure au Protectorat, de chefs comme Ah'med ou Moulid des Aït H'addiws, H'âjj H'fid des Idma ou le « caïd » Mokhtar des Aït Lah'sen ne rappelle sans doute nullement celle des roitelets du xive siècle. Non seulement ampleur moins grande, mais encore et surtout différence de rythme dans la structure du pays. Au xixe siècle, le système du *leff-s* de montagne, sorte de classement surtout onomastique opposant tous ces cantons montagnards en un dualisme équilibré, n'est sans doute qu'une dégradation lointaine de l'état de choses médiéval, tel qu'il se peut inférer des textes. Nous sommes là en pleine hypothèse.

Ne retenons, pour le moment, que l'importance à conférer à l'exposant historique des sociétés berbères. L'ethnologie, en effet, charmée de la richesse de telles sociétés, les étudie volontiers en dehors du temps, et voit du primitif où il vaudrait mieux voir survivances et témoins archéologiques.

Des trois tyrannies montagnardes du début du xxe siècle, celle d'Ou Moulid, en Haut-Seksawa, nous intéresse le plus. Par deux traits : sa poussée atavique vers les contreforts du Sous (Ida ou Mah'moud, et même Irgiten et Imentagen) ; sa fin imagée où concoururent le vieillissement de l'*amghâr*, impatient de toute approche étrangère, et les prédictions de saints hommes qui avaient entendu bruire sur le Tichka, promettant leur aide au révolté, des escadrons de génie (les mêmes qui, auparavant, secoururent le marabout de Tasaft).

Et les Seksawa, à nouveau, se claquemurèrent dans leurs cantons. De cet isolement les tirent aujourd'hui le service militaire et l'appel de l'usine. Une forte proportion des adultes émigre ainsi vers les centres miniers, Casablanca, la France même, déployant un appétit de l'espace où il n'est pas interdit de voir une revanche et un souvenir instinctifs.

... 2° Mezzoud'a

En Mezzoud'a l'alliance subsiste de la plaine et de la montagne. Le terroir de la tribu apparaît comme un cercle à peu près régulier que couperait en diamètre le brusque ressaut du Dir.

La moitié méridionale, qui est la moitié montagnarde, est compartimentée entre dix centuries *myâwât*. La moitié Nord, la plaine, est comme le commentaire agricole et la projection politique de la montagne, dont elle reflète fidèlement le compartimentage. Toute la vie de la tribu s'équilibrait autre-

fois entre l'habitat de montagne, propice à la défense, et les cultures de plaine.

Un système d'irrigation, aussi minutieux qu'un mécanisme d'horlogerie, règle encore entre les *myâwât*, leurs subdivisions et leurs sous-subdivisions, la répartition des eaux de l'asif el-Mâl. La montagne Mezzoud'a projette vers la plaine, à partir d'un haut plateau secondaire, l'Azzeg (2 000 m.), cinq reliefs, divergeant comme des doigts. Entre ces reliefs, des vallées dont les deux extrêmes, à l'Est et à l'Ouest, ouvrent des brèches importantes : larges rues agricoles remontant l'une vers l'autre jusqu'au cœur de la montagne. Les deux hautes vallées ne sont plus séparées l'une de l'autre, en avant de l'Azzeg, que par un seuil (1 450 m.).

Les dix *myâwât* de montagne se classent, selon le *leff*, en Imsifern et Indghertit. Le dispositif est concentrique. Eux-mêmes entourés au Sud d'Indghertit, les Imsifern encerclent un ilôt d'Indghertit. Ils affectent tout autour la forme d'un croissant, dont la base serait précisément ce haut seuil.

Cette remarquable symétrie semble reflétée par toute l'histoire des Mezzoud'a. La chefferie locale, combinant la permanence dynastique (un siècle et demi) avec la petitesse des ressources en espace et en hommes, développa un pouvoir patriarcal et centralisateur. Autoritarisme classique, mais sagesse feutrée. Parallèlement, la zaouia de Sidi Ah'med ou ᶜAli drainait progressivement toute la vie religieuse de la contrée, éclipsant les cultes locaux. Harmonie plaine-montagne, polarisation politique et hagiologique, orchestration parfaite des eaux : le tout s'affirmera aujourd'hui en un ensemble personnel : « grand Caïd » sur une petite tribu, façade makhzénienne sur des mécanismes berbères inentamés, prudence, quant-à-soi.

... 3° Mtougga

Si cet équilibre même écartait les Mezzoud'a des chances de la grande politique, il n'en fut pas de même des Mtougga. Ceux-ci, à la différence des Seksawa, sont des nouveaux venus dans l'histoire. Leur pays semble avoir longtemps été dominé par les H'âh'â.

Pays ingrat, mamelonné et jaunâtre. Pays d'une laideur puissante, tout en causses pierreuses ou en croupes striées de couches calcaires concentriques, semblables à des courbes de niveau. Sur ces pentes, quelques restes de terres arables s'effilochent, en un lacis qui révèle l'abandon sans doute ancien d'un travail de banquettes.

Pauvre en passé [1], pauvre en eaux et en verdures (sauf l'excentrique Kouzemt ou la vallée de l'Igrounzar), le pays est aussi pauvre en saints. Pas une seule grande frairie traditionnelle. Celle de Tawloukoult, importante aujourd'hui, ne fut qu'innovation du Caïd Abdelmalek, et procéda moins d'une hagiologie locale que d'une politique avide et des prestiges de l'œuvre pie et des revenus de la fête. Et pourtant, au XVIe siècle, le pays, comme celui des H'âh'â, bouillonna des ferments du Jazoulisme et de la croisade saâ-

1. L'époque almohade, qui est la grande époque des Maçmouda, ne fait, sauf erreur, aucune mention des In-Tougga, ou Mtougga (sing. : a-Tiggi). Mais ce *nasab* y apparaît sous une forme isolée (Lévy-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade*, p. 137).

dienne. Bien que les identifications soient fort incertaines, il est possible que certains hauts lieux spirituels du temps s'y laissent situer [1].

C'est ensuite une parfaite solution de continuité, un vide remarquable de la tradition orale, qui surprennent dans une région à Histoire. Ce manque d'assises traditionnelles n'est pas indifférent à la compréhension d'un caractère. Apre et sec, hautain, tumultueux, l'esprit de la tribu contraste avec celui de ses voisines : au Nord l'enthousiasme anarchique, l'éloquence, l'espèce de « charme slave » des Arabes Od Bessebâ, au Sud-Est la sensibilité hétéroclite du Berbère montagnard qui combine le sens communal, la tradition invétérée du guet-apens, avec la fraîcheur et la fidélité à une imagerie légendaire, source d'incontrôlables impulsions.

Le cœur des Mtougga est l'aride plateau malaisément sillonné par le haut système de l'Oued Qçob, avant de s'engager dans le synclinal de Bwabbout', où il prend le nom d'Igrounzar. Ses deux affluents, asif n'Aït Mousi et asif n'Aït Amer, profondément enfoncés dans des cañons, drainent les combes de Rbad' et de Tizzgi, dont le rebord Sud tombe en falaise sur une trouée de direction E.-O. (axe Tawra-Kouzemt). Les bords de ces cañons, nettement tranchés dans des calcaires au large feuilleté, sont ponctués de cavernes, dont l'une immense (à Azourir). Elles ne sont plus aujourd'hui pour la plupart — mais non toutes — qu'abris à troupeaux. L'impression est âpre et sauvage : une vie de troglodytes ne se devine guère très loin dans le passé.

Dans ce pays aux rares irrigations, aux pâquis caillouteux, aux chanceuses cultures de *bour*, sortit la fortune de Bwabbout'. Probablement sur la fin de la domination H'âh'â, mais non sans retours offensifs de celle-ci, s'éleva la grande famille qui devait, un siècle et demi durant, développer, avec des chances diverses, sa suzeraineté sur une immense zone. Celle-ci s'est consolidée, vers les débuts du Protectorat, de Chichaoua aux Ida ou Mah'moud, et des Od Mt'â, proches d'Amizmiz, à la limite H'âh'â.

Une intrigue savante, habile aux manœuvres de *leff* et à l'utilisation des petits chefs, assaisonnée à bon escient de démonstrations guerrières ou de cadeaux, gagna plus ou moins jusqu'au Moyen-Seksawa. Son axe était la vieille route makhzenienne de Marrakech au Sous, depuis l'asif el-Mâl jusqu'à Argana, par Imintanout et le Tizi Machou. Route historique que jalonnent maints vestiges et souvenirs : le fortin mérinide d'el-Qahîra, destiné à bloquer les Seksawa ; une ligne de souqs et de zaouias le long du Dir ; le « champ du roi », *iger ougelli*, où bivouaquaient les expéditions sultaniennes ; Aglagel, où fut assassiné un Saâdien ; la forteresse dite Ben Takemmoust : d'innombrables champs de bataille [2].

En 1912, le Caïd Abdelmalek, ayant évincé les Glâwa, poussant ses interventions jusqu'aux Beni Mtir et à Fès, appoint décisif dans la querelle qui oppose Aziziens et Hafidiens, contrôle Marrakech et le Haouz en vice-roi.

1. C'est ce que fait CÉNIVAL, *Sources inédites*, 1re série, Portugal, t. I, p. 765, n. 1.

2. Bonne description de cette route au XVIe siècle par « l'Anonyme portugais », trad. de CASTRIES, *Une description du Maroc sous le règne d'Ahmed el Mansour*, p. 27 et suiv., 82 et suiv.

L'infortune des temps : hésitations devant l'avance du « Sultan bleu », el-Hîba, dont les prestiges de thaumaturge surclassent cruellement, une fois de plus dans l'histoire du Maroc, le pouvoir des chefs temporels ; remontée victorieuse des Glâwa ; coup d'arrêt de notre intervention : tout cela met fin aux tentatives belliqueuses des Mtougga, et réduit leur chef à n'être plus qu'un grand Caïd, vassal avisé du pouvoir central, mais sur place seigneur de fier profil.

***

Il faudrait maintenant scruter les traces qu'ont laissées ces luttes dans la société et le paysage du Dir. Noter, par exemple, la désagrégation cellulaire des petites tribus comme les H'çayn, les Nfifa, le bas-Demsira, que leur mauvaise fortune situa sur l'axe de cette histoire ; l'offensive actuelle des jemâas contre les apanages seigneuriaux de plaine ; la survivance en Mtougga d'un essaim de hobereaux — haute taille et grande mine — bien enracinés dans leurs fractions respectives : ce sont les anciens feudataires de la fortune de Bwabbout' ; les changements d'orientation (vocation ouvrière, commerçante ou agricole) qui, avec des fortunes diverses, traduisent le passage de telle de ces tribus à une autre phase où chacune se fera un avenir proportionné à sa faculté d'adaptation ; les nouvelles chances ainsi ouvertes à l'individu et à la commune, etc.

Je ne puis à présent aborder cette étude, que j'avais dès l'abord réservée. Le présent travail s'en tient à ce qu'on peut restituer du stade de 1912. Sous une forme sommaire, et qui ne peut être encore que descriptive, il n'a visé qu'à dégager trois types principaux de la démarche historique du Sud marocain, et leurs conditionnements géographiques.

J. Berque.